

**A.I. KREMMER**  
**Texte revu par I.O. MARTOV**

**SUR L'AGITATION**

*Lénine, dans Que faire ? (1902), notait : « il importe de faire remarquer que les premiers social-démocrates de cette période, qui s'occupaient avec ardeur de l'agitation économique (en profitant des utiles indications de la brochure De l'agitation, alors manuscrite), ne considéraient pas cette agitation comme leur seule tâche, que, dès le début, ils assignaient à la social-démocratie russe les plus grandes tâches historiques, et en particulier le renversement de l'autocratie » (traduction de Pierre Pascal).*

**Présentation du texte par I.O. Martov.**

**Source** : Chapitre 6 de *Notes d'un révolutionnaire*, tome 1 (1890-1900), Berlin, 1922 [Martov a écrit encore deux chapitres, le second étant inachevé, du second volume (1900-1905) avant de décéder].

« Ce qu'il fallait, c'était une justification plus systématique de nos aspirations en rapport avec les tâches principales de la social-démocratie russe, telles qu'elles avaient été assimilées par tous les marxistes russes. Nous sentions que nous étions des innovateurs dans le parti et que nous avons le devoir de promouvoir les nouvelles méthodes auxquelles notre expérience nous avait conduits. A la suite de l'échange de vues sur le sujet, A. Kremer a présenté une sorte de résumé qui a étayé notre position sur le plan théorique et pratique. Après une discussion collective du manuscrit au sein du groupe central, nous l'avons accepté pour ainsi dire comme notre programme, mais en raison des maladresses architecturales du manuscrit, j'ai été chargé de le réviser. J'ai été très satisfait du résultat de mon travail éditorial : en n'interférant que très peu avec la présentation parfois originale de Kremer, la libérant seulement de quelques longueurs et répétitions, j'ai ajouté deux pages, semble-t-il, d'introduction qui contiennent une description concise du mécanisme par lequel le capitalisme met le prolétariat en mouvement et met en place les conditions préalables pour le développement progressif de son mouvement. Avec cet ajout, la

partie centrale du manuscrit, qui contenait le développement d'un plan pour une agitation de plus en plus profonde visant à nous conduire à l'objectif d'organiser la lutte de la classe ouvrière contre le tsarisme sous la bannière social-démocrate, a fait l'objet d'une couverture plus fondée sur les principes. Les camarades ont approuvé mon travail éditorial et nous avons commencé à présenter le manuscrit à nos ouvriers et à l'envoyer en copie dans toutes les villes avec lesquelles nous étions en relation.

L'année suivante, il s'est avéré que les idées que nous avons développées à partir de notre expérience correspondaient aux sentiments qui se formaient partout dans les groupes marxistes après la première fascination pour la propagande de cercle. Le manuscrit de Kremer fournissait un plan concret et bien fondé pour le passage de l'indigente propagande abstraite de cercle à la lutte politique de masse contre le tsarisme, dont l'organisation était une tâche reconnue du parti. L'influence du "programme de Vilna" était devenue énorme dans les cercles sociaux-démocrates avant même qu'il n'apparaisse sous forme imprimée à l'étranger avec une préface de P.B. Axelrod.

Il n'est pas nécessaire de parler maintenant des défauts de la brochure et de la partialité de notre socialisme de l'époque : ils ont été révélés avec tact par G. V. Plekhanov dans *Zaria* [*L'Aurore*] en 1901, après qu'Axelrod, dans ladite préface, notant les mérites historiques et les qualités positives de la brochure, n'ait qu'à peine mentionné que tout ce qu'elle contenait n'était pas sans erreur et à l'abri des critiques. Les vieux émigrants n'ont pas échappé à l'étroitesse considérable de l'aspect politique, écrasé de plus par une époque d'apathie sociale persistante, étroitesse d'esprit en vertu de laquelle nous avons prescrit dogmatiquement et doctrinalement une sorte de logique autosuffisante pour le développement du mouvement ouvrier russe, le projetant dans un environnement immuable entre les classes sociales. Théoriquement, cette approche doctrinaire était une faiblesse, mais pratiquement elle était notre force, car elle nous insufflait la conviction qu'entièrement seuls, travaillant uniquement dans la sphère étroite des relations directes entre capitalistes et ouvriers, nous finirions par trouver un point d'appui pour faire levier sur l'initiative de classe du prolétariat afin de renverser la Russie tsariste. Ce n'est que plus tard, pendant la période de l' "économisme" que cette unilatéralité, au lieu de contribuer au succès de la lutte, a commencé à la paralyser".

**Texte de A.I. Kremer (daté de 1894), revu par par I.O. Martov.**

**Source** : ГА РФ Ф 1741 Оп 2 Д 624 (archives russes). Un exemplaire de la brochure éditée à Genève par l'imprimerie de l'"Union des sociaux-démocrates russes" en 1896.

## I.

Le but de notre article est de clarifier certaines questions concernant la pratique des sociaux-démocrates russes, des questions dont l'élucidation correcte est, à notre avis, une condition nécessaire pour que l'activité des sociaux-démocrates apporte les résultats souhaités. Sur la base de notre propre expérience et des informations dont nous disposons concernant les activités d'autres groupes, nous sommes arrivés à la conclusion que les premiers pas des sociaux-démocrates russes étaient une erreur et que dans l'intérêt de la cause, leur tactique doit être modifiée. C'est pourquoi, dans notre article, nous avons tenté de montrer dans quelle direction les activités des sociaux-démocrates doivent changer, quelles tâches ils doivent se fixer, afin de ne pas courir le risque de rester aussi impuissants qu'au début.

En rédigeant cet article, nous avons en vue des lecteurs issus de l'intelligentsia et des ouvriers d'avant-garde. Il serait particulièrement important pour nous d'influencer les convictions de ces derniers, étant donné que justement les ouvriers sociaux-démocrates sont favorables majoritairement aux activités concrètes que nous condamnons comme inutiles. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans les raisons de ce phénomène : cette question est en partie éclaircie dans l'article lui-même ; nous sommes en tout cas convaincus que tant que les ouvriers les plus avancés n'adhéreront pas l'idée de la nécessité de travailler dans la direction indiquée, l'avenir de notre mouvement ouvrier sera douteux. Si notre article aura pour conséquence au moins une polémique sur la question qui nous intéresse, nous nous considérerons comme satisfaits : d'une manière ou d'une autre, la polémique sera utile, soumettant la question à un examen, qui jusqu'à présent était mené par des cercles séparés et fermés.

Le mouvement ouvrier est le résultat inévitable des contradictions inhérentes à la production capitaliste. Par rapport aux masses ouvrières, les contradictions de la production capitaliste consistent en ce que les changements apportés par le système capitaliste dans les conditions de vie et les idées du peuple, rendent cette masse de moins en moins

adéquate pour l'exploitation. Ayant besoin d'hommes-automates, soumis sans condition à la volonté du capital, ce système prépare le terrain pour le développement de personnalités pensantes chez les ouvriers, il amène les ouvriers à comprendre leurs intérêts. Si le capitalisme exige l'éparpillement des ouvriers afin de saper fondamentalement la possibilité de lutter contre le capital, il rassemble et unit les ouvriers dans un seul atelier, dans les mêmes locaux d'habitation, dans le même centre de production. Si le capitalisme a besoin que les ouvriers ne voient pas les intérêts opposés du capital et du travail, le même système par sa concentration de capital rend la distinction entre la condition des capitalistes et des ouvriers de plus en plus forte. Si le capitalisme profite de la classification des travailleurs en catégories, parce qu'elle conduit à la désunion, le développement de la technologie détruit cette catégorisation et relègue la plupart des ouvriers au niveau de travailleurs non qualifiés. Si le capitaliste profite du fait que la famille de l'ouvrier est forte et le retient de lutter trop ardemment contre le capital, alors, d'un autre côté, ce dernier libère lui-même l'ouvrier de sa famille et introduit sa femme et ses enfants dans le même creuset de la vie d'usine. En un mot, si le capital, sous la crainte de sa propre destruction, est obligé de chercher à mettre en place des barrières pour le développement de la classe ouvrière, d'un autre côté, il détruit lui-même sa propre construction et prépare une force qui lui est hostile et dangereuse. Il est vrai que l'ordre capitaliste lui-même, à un certain stade de son développement, prépare une arme puissante pour combattre même contre le prolétariat uni, mais cette arme est trop à double tranchant. Dans la lutte contre la force qu'il a lui-même créée et développée, la société capitaliste étouffe et accélère sa propre destruction. Il suffit de mentionner l'armée de réserve de la main-d'œuvre, qui pèse lourdement sur la population ouvrière et paralyse le succès de la lutte. Mais l'augmentation de l'armée du travail qui constitue cette réserve, rétrécit le marché intérieur, puis rend de plus en plus difficile à la population ouvrière de supporter la charge des impôts, ce qui entraîne le passage des impôts indirects aux impôts directs ; enfin, cette armée requiert l'aide de l'Etat (sans même parler de l'augmentation des dépenses pour la police, les tribunaux, les prisons), qui conduit à une augmentation des dépenses de l'Etat. La première conséquence en est qu'elle oblige le capitaliste à chercher de nouveaux marchés, ce qui devient de plus en plus difficile et conduit pour cette raison à des crises fréquentes, voire permanentes; et les crises conduisent à des pertes au lieu de profits, à la relégation d'une certaine partie des capitalistes dans les rangs du prolétariat, à la destruction d'une partie du capital. Le changement dans le système des impôts et

l'augmentation des dépenses causées par les effectifs de l'armée de réserve retirent une proportion croissante des bénéfices au profit de l'État, ce qui réduit à la fois les bénéfices et, par conséquent, l'accumulation. Et ces nouvelles contradictions ont pour résultat un désir d'exploitation accrue et de nouvelles améliorations technologiques, une concurrence de plus en plus féroce et d'autres phénomènes similaires, qui, comme nous l'avons vu plus haut, entraînent à leur tour des conséquences qui se situent hors des objectifs du capitalisme, c'est à dire qu'elles développent la force et le degré d'hostilité à l'encontre de l'ordre existant dans les masses ouvrières. C'est ainsi qu'à un certain stade de développement capitaliste, ses contradictions inhérentes soulèvent les masses ouvrières contre le capital. Plus la production capitaliste se développe, plus cette lutte doit être aiguë et plus les revendications et la compréhension des masses ouvrières avancent plus loin. Ainsi, le capitalisme est une école qui ne prépare pas seulement le matériel des combattants ouvriers, mais aussi qui les éduque également par ses contradictions trop vives. Non seulement il accroît la force de la classe ouvrière en les unissant, mais il prépare également le terrain pour l'émergence et la diffusion d'idées de plus en plus extrêmes. L'idée du socialisme comme quelque chose de concrètement possible ne pouvait être développée que sur le terrain du système capitaliste, et en outre seulement à un certain stade de son développement.

Mais comment l'école du capitalisme opère-t-elle sur les masses ouvrières ? Rassembler les ouvriers ensemble ne signifie pas les réunir pour la lutte.

La concentration du prolétariat est un terrain propice pour un mouvement. Si le capitalisme pouvait constamment satisfaire l'ouvrier dans ses besoins quotidiens, alors une telle conjonction ne jouerait pas un rôle révolutionnaire. Mais le capitalisme, qui s'appuie sur la concurrence et l'absence de plan dans la production, contraint constamment les entrepreneurs individuels à vouloir augmenter la plus-value, à réduire la part du travail dans le produit, à constamment lutter de façon mesquine avec le prolétariat, qui défend son existence et ne peut que protester contre l'empiètement flagrant à l'égard de son bien-être. Cette lutte est inévitablement le principal facteur éducatif qui agit sur les masses ouvrières et qui les rend à un certain stade de développement l'une des principales forces qui minent le système. En s'intensifiant, en s'approfondissant et en se généralisant, cette lutte prend le caractère d'une lutte de classe avec une conscience de classe

correspondante du prolétariat que nous observons actuellement dans tous les pays capitalistes. Le capital ne capitule pas immédiatement, il ne se rend pas jusqu'au dernier moment, battu partout, il tente de se remettre à nouveau sur pied et entame la lutte avec de nouvelles forces. Dans cette lutte, les purs intérêts du capital apparaissent de façon de plus en plus nette. À un certain stade de développement, la lutte ne peut plus être menée sous la bannière d'idées nobles, le capital se débarrasse de son masque et déclare sans honte qu'il lutte contre les revendications qui attentent à sa propre poche. A ce stade, le capital mène la lutte non pas pour la domination, mais seulement pour son existence. Il s'accroche aux formes politiques du système capitaliste, comme un homme qui se noie se raccroche à des brindilles. Seul le pouvoir d'État est en situation de lutter encore contre les masses ouvrières, et tant que le pouvoir politique se trouve aux mains de la bourgeoisie le pouvoir est entre les mains de la bourgeoisie, nous pouvons affirmer sans risque de nous tromper, que des améliorations importantes dans la situation des ouvriers ne peuvent avoir lieu jusque là. C'est pour cela que quelle que soit l'ampleur du mouvement ouvrier, son succès n'est pas assuré tant que la classe ouvrière ne s'ancre pas solidement sur le terrain de la lutte politique. L'accession au pouvoir politique est la tâche principale du prolétariat en lutte.

Mais cette tâche ne peut se présenter à la classe ouvrière que lorsque la lutte économique la met face à l'impossibilité manifeste d'obtenir une amélioration de son sort dans les conditions politiques données. Ce n'est que lorsque les aspirations du prolétariat se retrouvent face à face avec les formes politiques données, quand le courant du mouvement ouvrier rencontre les force politiques, alors vient le moment du passage de la lutte de classe vers la phase de la lutte politique consciente. En tant que sociaux-démocrates, nous nous donnons pour tâche d'amener le prolétariat à prendre conscience de la nécessité de la liberté politique comme condition préalable pour avoir la possibilité d'assurer son large développement.

Mais comment y arriver ?

Aussi simple et évidente que soit l'idée de liberté politique, la classe ouvrière ne peut s'en imprégner, en outre en plus dans un pays politiquement arriéré, tant qu'elle ne commencera pas à suffoquer dans l'atmosphère politique donnée, tant que la satisfaction de ses besoins qui sont devenus indispensables sera impossible dans les limites des conditions politiques existantes. De même que pour la prise de

conscience d'intérêts opposés, l'apparition seule de cette opposition n'est pas suffisante, mais il faut une lutte permanente. De même, le fait de la privation de droits n'est pas suffisante, tant qu'elle n'est pas confrontée aux aspirations des masses ouvrières à améliorer leur situation. Nous en voyons la meilleure preuve dans l'histoire de l'Angleterre, où, grâce à l'essor de l'industrie, à une certaine époque, il a fallu lutter seulement pour les améliorations que l'on pouvait obtenir dans les conditions politiques données, par une lutte purement économique contre les capitalistes, qui n'avaient pas recours à la force organisée de l'État. A première vue, les résultats obtenus ont été particulièrement remarquables. L'Angleterre a la production capitaliste la plus développée, le mouvement ouvrier le plus développé, mais ce mouvement a, dans une très faible mesure, un caractère politique. et, jusqu'à présent, la majorité se détourne encore de toute lutte politique active. Ce n'est que tout récemment que le prolétariat a commencé à prendre la coloration social-démocrate, à mesure que la classe ouvrière, au cours de sa lutte, prend conscience de la nécessité de réformes, qui ne peuvent être réalisées autrement que par une pression directe à l'encontre de la machine étatique. Si nous prenons l'Autriche, où le mouvement ouvrier est très jeune, nous y constatons une croissance étonnamment rapide des éléments politiques dans le mouvement du prolétariat ce qui est cause du cadre politique plus étroit dans lequel la lutte initiale du prolétariat devait être menée. Ou, par exemple, l'Irlande. Les luttes des petits agriculteurs, qui ne sont pas unis par le capital, portent depuis longtemps un caractère politique, car la lutte économique pour le maintien d'un niveau de bien-être a fortement opposé le peuple irlandais à la force organisée de l'État anglais. Il découle des exemples donnés qu'il est inconcevable d'attendre un mouvement de classe doté d'un programme politique là où des luttes purement économiques ne sont pas menées à une échelle suffisamment grande. Il est donc utopique de supposer que les ouvriers russes dans leur masse peuvent mener une lutte politique, si on n'établit pas avec suffisamment de conviction sa nécessité dans leur propre intérêt. La masse du peuple est entraînée dans la lutte non par des raisonnements, mais par la logique objective des choses, par le cours même des événements, qui le pousse à la lutte. La masse du peuple est entraînée dans la lutte non par des raisonnements, mais par la logique objective des choses, par le cours même des événements, qui le pousse à la lutte. Le rôle du parti, qui a pris sur lui l'éducation politique et l'organisation du peuple, se limite, à cet égard, à déterminer correctement le moment où la lutte est suffisamment mûre pour être convertie en lutte politique et pour préparer dans sa masse les éléments nécessaires pour que cette transition se

fasse avec le moins d'efforts possibles. Comment, par exemple, le prolétariat peut-il prendre conscience de la nécessité de la liberté de réunion ? Les masses ne parviennent pas à cela par une voie purement logique. Il faut que la liberté de réunion soit comprise comme un moyen de lutter pour ses intérêts, par conséquent ces intérêts doivent être compris aussi, et la pratique doit montrer indubitablement le lien entre les intérêts de l'ouvrier et la liberté de réunion. Cette pratique est donnée par la lutte pour ses intérêts, une lutte dans laquelle il faut faire face aux questions générales dont les idées leur sembleraient à eux-mêmes être des inepties. Il ne reste plus à la pensée critique qu'à indiquer aux masses les conclusions qui découlent de la façon dont se posent les questions brûlantes par la vie elle-même, il reste à formuler les résultats qui découlent de la logique des choses, de la logique de la lutte elle-même, en d'autres mots donner un programme.

Mais comment alors expliquer le mouvement du prolétariat à la fin du siècle dernier en France et dans la moitié de ce siècle dans presque toute l'Europe. C'était une période d'oppression politique de la bourgeoisie, qui dans son développement, a rencontré des obstacles qui lui étaient mis par les formes politiques de l'absolutisme ou de l'aristocratie. La bourgeoisie, déjà forte de ses moyens matériels, avait besoin de l'aide de forces purement physiques. De fait, les travailleurs ont souffert aussi des mêmes conditions politiques, par exemple les apprentis et les ouvriers d'usine. Il y avait du mécontentement parmi les masses. elles menaient aussi une lutte politique, mais cette lutte se déroulait à une époque de remplacement des vieilles formes de production par de nouvelles, dont tout le sens n'était pas suffisamment clair, même pour la partie instruite de la société, et encore moins pour les masses populaires non développées. La lutte dans de telles conditions ne pouvait ni donner au prolétariat une conscience claire de l'opposition fatale de ses intérêts à ceux de toutes les autres classes, ni encore moins, du fait que les principales causes des malheurs de la classe ouvrière résident dans les fondements de l'ordre économique de la société contemporaine. Entre-temps, l'oppression considérable de la bourgeoisie a suscité en elle l'aspiration à la lutte pour l'émancipation, accompagnée d'un tel élan idéal, d'un tel épanouissement de talents politiques en son sein que cette classe n'a jamais atteint ni avant, ni après. Des masses entières d'orateurs, de politiciens, d'écrivains et de publicistes sont sorties de son sein, animées par des idées de liberté et d'égalité, idées peu liées avec les intérêts matériels de la bourgeoisie dans l'esprit des propagandistes eux-mêmes. Néanmoins, il s'agissait de ses enfants, élevés sur la base du mécontentement politique et de

l'opposition, dépassant il est vrai les limites dans le cadre desquelles un solide bourgeois se permettait de fronder, qui est souvent mis en antagonisme ouvert à l'encontre des représentants de la modération et de la prudence du libéralisme bancaire et industriel, mais en même temps œuvrant en faveur de la seule bourgeoisie. Ce sont précisément ces activistes qui sont allés au peuple avec toute la ferveur d'un idéalisme inconscient de ses racines matérielles, qui ont trouvé dans les masses du pays politiquement immatures et en état d'effervescence un terrain favorable. Il n'y a eu aucune difficulté à persuader le peuple que la cause de tous ses problèmes réside dans les restrictions politiques, et il était d'autant plus facile de le faire que la classe située au-dessus de lui chantait à l'unisson avec les agitateurs révolutionnaires, bien qu'une octave plus bas. Ce mot lourd de sens a fixé dans l'esprit des ouvriers la vérité et le sens de ce que les orateurs disaient dans les tracts et dans les rassemblements. Mais en même temps le même mot lourd de sens a fixé dans son esprit l'idée de lier tous ses intérêts à ceux des entrepreneurs. Voyant son patron comme son défenseur et son protecteur, il lui était tout à fait dévoué, ne se doutant pas qu'ils n'auraient qu'un tout petit bout de chemin à faire ensemble, que leurs chemins divergeront dans des directions opposées. C'est ainsi que la bourgeoisie est devenue la direction de la classe ouvrière qui, sous sa direction, a détruit plus d'un bastion de l'absolutisme "par la grâce de Dieu". La classe ouvrière a marché au combat, la bourgeoisie a donné un programme et après la victoire a établi de nouveaux fondements de l'ordre, se taillant en outre la part du lion dans le butin de guerre qu'était le pouvoir politique. Néanmoins, les petits bouts de liberté dont jouissait aussi le prolétariat après la victoire, ont apporté leur part d'avantages. Il a encore plus profité de l'éducation politique qu'il a acquise dans cette lutte. Mais avec ces bons côtés, il y a aussi Il y a de mauvais aspects : jusqu'à présent, l'ouvrier voit encore le bourgeois mielleux comme son seigneur et son représentant naturel dans les affaires politiques. En contribuant à l'éducation politique de la classe ouvrière en l'éduquant à la lutte politique, cette période historique a contribué en même temps à l'affaiblissement de sa conscience de soi politique en tant que classe distincte.

L'histoire de cette époque est importante pour nous en tant que leçon et en tant que matériel précieux pour notre propre pratique et fondement théorique du mouvement. Nous devons en déduire que seules les masses peuvent conquérir la liberté politique. Et si tel est le cas, alors la lutte pour l'émancipation du prolétariat ne peut être reportée jusqu'au moment où la bourgeoisie obtiendra la liberté politique. Notre

bourgeoisie l'obtiendra-t-elle ou non, y aura-t-il dans un futur proche des conflits organiques entre le gouvernement et le capital, c'est sans aucun doute une question importante, mais la résolution de celle-ci dans un sens ou un autre ne doit pas changer le sens de notre action. Pour nous, dans les deux cas le plus important est que la classe ouvrière soit consciente, qu'elle comprenne ses intérêts, qu'elle ne devienne pas l'homme de main de la bourgeoisie, si cette dernière veut utiliser la force des masses ouvrières comme une garde, que non seulement elle jettera ensuite comme une chose inutile, mais que la bourgeoisie essaiera aussi de briser, afin que cette garde ne puisse servir contre les vainqueurs eux-mêmes. Si notre bourgeoisie parvient réellement à devenir révolutionnaire, alors nous ne devons pas lui permettre de devenir l'enseignante et la dirigeante de notre prolétariat, car l'éducation reçue de la bourgeoisie sera payée à un prix trop élevé pour la perte de sa conscience de classe. Si la bourgeoisie elle-même entre dans l'arène de la lutte politique, c'est sans aucun doute d'autant mieux : le travailleur y trouvera un compagnon de route, mais seulement un compagnon de route ; sinon, il fera seul cette partie de la route qu'il doit parcourir, tout comme le reste du chemin jusqu'à l'émancipation complète. Et combien insignifiante est cette première partie du chemin devant au regard de la route qui l'attend !

## II

Compte tenu de ce qui précède, la tâche qui nous attend est claire : nous devons nous efforcer de développer la conscience de soi politique dans les masses ouvrières, de les intéresser à la liberté politique. Mais la conscience de soi politique ne parle pas seulement du changement de l'ordre politique actuel, mais aussi de le changer en faveur de la classe ouvrière. Par conséquent, la conscience politique de soi de classe doit être précédée d'une prise de conscience de l'opposition des intérêts [entre la classe ouvrière et la bourgeoisie]. L'opposition des intérêts parviendra au niveau de la conscience quand cette opposition apparaîtra dans la vie du prolétariat. Elle doit se faire sentir à chaque pas, marteler constamment l'ouvrier, se faire ressentir dans toutes les petites choses [de la vie]. Mais suffit-il seulement de ressentir l'opposition pour mettre ses intérêts au premier plan et les avoir tout le temps à l'esprit ? La vie emmêle souvent des relations simples et claires, et il est souvent possible d'expliquer l'hostilité entre le patron et les ouvriers souvent par des circonstances qui déroutent justement l'ouvrier.

Par exemple, il n'y a rien de plus facile que d'obscurcir l'esprit d'un ouvrier et de lui prouver que la réduction de la journée de travail est impossible. La situation opprimée de l'artisanat dans l'industrie est également citée comme preuve ; l'impossibilité de réduire la journée de travail en raison de la concurrence avec les autres patrons, des faibles bénéfices, de la lutte avec les magasins, etc. Ce sont ces mêmes arguments, bien qu'ils soient faux ou justes seulement pour un cas particulier, sont, pour l'ouvrier peu informé, même trop probants. Il est évident que ressentir et comprendre le caractère équitable des revendications et les avancer de manière constante et persistante sont loin d'être la même chose. Mais pour que toutes sortes de ruses et de stratagèmes ne détournent pas les ouvriers de leurs justes revendications, il est indispensable qu'elles doivent être constamment avancées, non seulement sur les grandes questions, mais, ce qui est particulièrement important en tant que travail préparatoire, également sur les questions qui semblent les plus petites. Dans les petites revendications, les patrons n'obscurcissent pas autant les esprits des ouvriers, car la possibilité de satisfaire les petites revendications sont évidentes pour tout un chacun, elle ne dépend que du patron donné, et la non satisfaction s'explique facilement pour les ouvriers par la seule mauvaise volonté de l'industriel lui-même, et de cette façon, l'opposition entre leurs intérêts ceux du propriétaire se révèle en partie. Ce faisant, les petites revendications, sans beaucoup de persévérance dans la lutte pour elles, peuvent plus facilement avoir du succès, et cela permet de croire en ses forces, enseigne à l'ouvrier des méthodes de lutte, prépare et met en avant des individus qui se perdaient jusqu'alors dans la masse, et il donne aux autres ouvriers aussi un exemple de la façon comment lutter avec succès contre leurs patrons. Lorsque vous vous battez pour même de petites revendications, les ouvriers doivent inévitablement s'unir pour être convaincus dans la pratique de la nécessité et de la possibilité de l'unification. Cette pratique signifie beaucoup plus dans l'éducation des masses, elle est beaucoup plus persuasive que les livres qui parlent de la même façon. Dans une lutte, les relations entre les parties sont exacerbées, et le patron n'apparaît sous sa véritable forme, qu'au moment quand il laisse tomber son masque de père bienfaiteur et fait preuve de ses pensées et de ses aspirations. Dans cette lutte l'ouvrier peut distinguer clairement ses amis et ses ennemis, il peut noter la solidarité de tous les patrons, de toute la bourgeoisie en général, grande et petite, contre lui, l'ouvrier. Sur la base de l'excitation, suscitée par la lutte, l'ouvrier est plus réceptif à l'acceptation d'idées qui lui auraient auparavant paru délirantes.

Cette lutte pour des petites revendications, suscitée par des raisons particulières de l'exploitation d'un ou de plusieurs patrons, limitée à l'arène d'un ou de quelques ateliers ou usines, une lutte qui, dans la plupart des cas, n'est maintenue dans les limites de la lutte que par l'exploiteur le plus proche, non soutenu par l'administration, doit être utile au prolétariat russe, non encore tenté par la lutte des classes, comme une école primaire ; par elle il sera éduqué et se renforcera, il en sortira préparé pour la lutte pour des revendications plus importantes, par l'unification des travailleurs de plusieurs usines ou de tout un métier.

La première phase de la lutte pour des revendications mineures, à laquelle l'ouvrier est poussé par un calcul facilement compréhensible, l'exploitation par le patron qui s'explique sans effort, exigent des ouvriers un certain degré d'énergie et d'unanimité. Dans la deuxième phase, lorsqu'il faudra s'occuper de toute la classe bourgeoise au secours de laquelle se précipitera immédiatement le gouvernement, il faudra faire preuve de beaucoup plus de force d'âme, de solidarité et de courage ; en outre, il faudra aussi un certain degré de conscience et la capacité de lier ses intérêts à ceux des autres ouvriers de la même branche d'activité, parfois d'une autre, et cette conscience ne peut être développée que lorsque l'ouvrier, par sa propre expérience, conclura qu'il est impossible d'avoir du succès dans une lutte particulière pour les intérêts des ouvriers dans les usines prises isolément. C'est justement la lutte contre les patrons individuels qui va développer dans la classe ouvrière ce degré de force et d'endurance, d'unité, de sens de l'indépendance et de confiance en soi de la classe dont elle aura besoin lorsqu'elle sera confrontée à la nécessité de la lutte des classes au sens propre du terme. Au fur et à mesure qu'il entre dans cette phase, le mouvement ouvrier prendra peu à peu une orientation politique. En effet, dans la mesure où les ouvriers formulent l'une ou l'autre revendication pour un changement significatif de l'ordre existant dans une usine ou une branche d'activité entière de l'industrie, ils entreront alors dans une telle lutte qu'ils découvriront non seulement l'attitude à leur égard d'un, ou de plusieurs patrons, mais aussi de toutes les classes supérieures et du gouvernement. Dans la conscience de la justesse de leur revendication, les ouvriers se tiennent d'abord calmement, convaincus que tout le monde doit être de leur côté, que tous doivent voir de l'empathie pour eux. Après tout, tout est si simple, leurs revendications sont si claires, l'oppression si injuste ! Ils envoient une députation à l'inspecteur de l'usine. Il va probablement les aider, car il est leur défenseur, il connaît toutes les lois, et les lois parlent probablement en leur faveur... C'est comme si l'inspecteur leur versait

de l'eau froide comme une douche... Il n'y a rien dans les lois à ce sujet ; l'industriel est sur un terrain parfaitement légal, je ne peux rien faire... La porte se ferme devant le nez ...Comment ! Pour que les lois ne nous défendent pas ! Cela ne se peut que notre petit père ne nous défende pas ! L'inspecteur est soudoyé par l'industriel, il ment, il ment effrontément ! Les ouvriers essaient d'autres voies, partout il y a un refus, dans certains cas avec une menace qui prend bientôt des formes réelles : des troupes sont envoyées à l'aide des industriels. Les ouvriers reçoivent leur première leçon de science politique, qui dit que le droit est du côté des forts, que contre la force organisée du capital, la force organisée du travail doit se dresser. S'étendant au fur et à mesure de son développement, englobant des industries entières plutôt que des usines individuelles. des industries entières au lieu d'usines individuelles, le mouvement rencontre de plus en plus le pouvoir d'État, les leçons de sagesse politique deviennent plus fréquentes, et à chaque fois que leur morale stricte s'imprime de plus en plus profondément dans l'esprit des ouvriers, le développement d'une conscience de classe, une compréhension que tout ce à quoi le peuple aspire ne peut être,réalisé que par ce même peuple. Le terrain est préparé pour une agitation politique. Cette agitation touche maintenant la classe organisée par la vie elle-même, avec un égoïsme de classe fortement développé, avec la conscience des intérêts communs de tous les travailleurs et leur opposition aux intérêts de tous les autres. Ce n'est alors qu'une question de temps avant que le régime politique ne change. Une seule étincelle et le matériau combustible accumulé explosera.

Ainsi, la tâche des sociaux-démocrates est de faire constamment de l'agitation parmi les ouvriers d'usine sur la base des petits besoins et des petites revendications existants. Les luttes provoquées par une telle agitation habitueront les ouvriers à défendre leurs intérêts, augmenteront leur courage, leur donneront confiance en leur force, leur feront prendre conscience de la nécessité de l'unité et, en fin de compte, soulèveront des questions plus importantes qu'ils devront résoudre. Ainsi préparés à une lutte plus sérieuse, la classe ouvrière commence à résoudre ces questions urgentes, et l'agitation sur la base de ces questions doit viser le développement de la conscience de classe. La lutte des classes sous cette forme plus consciente, créé le terrain pour l'agitation politique, dont le but sera de changer les conditions politiques existantes en faveur de la classe ouvrière. La suite du programme des sociaux-démocrates est claire par elle-même.

### III

En partant du principe que la social-démocratie ne peut devenir un véritable parti populaire que lorsqu'elle construira son programme d'activité sur les besoins réellement ressentis par la classe ouvrière, et que pour atteindre ce but, l'organisation de la classe ouvrière, elle doit commencer par l'agitation sur le terrain des revendications les plus urgentes, les plus intelligibles pour la classe ouvrière et les plus réalisables pour ce qui est des petites revendications, nous arrivons à une nouvelle formulation de la question de savoir quel genre de personnalité nous devons nous efforcer de créer chez les ouvriers destinés à être les chefs du mouvement. Afin de mettre en avant la plus petite revendication qui pourrait unir les ouvriers dans la lutte, il est nécessaire de comprendre quelle revendication, dans les conditions données, aurait la meilleure influence sur les ouvriers, il faut savoir quelles méthodes de lutte, dans les conditions données de lieu et de temps, sont les plus appropriés. Ce type d'information exige de l'agitateur d'être en contact permanent avec les masses ouvrières, il exige qu'il s'intéresse constamment à l'évolution de la branche industrielle donnée. Dans chaque usine, il se trouvera beaucoup de petites pressions, l'ouvrier peut s'intéresser à beaucoup de petites choses : deviner ce qui fait le plus mal dans la vie des ouvriers, deviner le moment où il faut avancer cette revendication, connaître à l'avance toutes les complications possibles, voilà le véritable travail d'un agitateur actif. Ce type d'information ne peut être donné que par la vie, la théorie ne peut et ne doit que les lui éclairer. Se frotter constamment aux masses, écouter, frapper au bon endroit, capter le pouls de la foule, c'est ce qu'un agitateur doit s'efforcer de faire. La connaissance des conditions de vie, la connaissance des sentiments des masses lui donneront la capacité de savoir quoi faire dans toutes les circonstances, elles le mettront en avant et feront de lui un chef naturel. Bien entendu, les opinions sociales-démocrates de l'agitateur détermineront celle des voies vers laquelle il jugera bon de diriger la foule sans compromettre ses convictions. Il est tenu de s'efforcer de toutes ses forces de clarifier les énormes avantages et les inconvénients de chacun des moyens qui sont proposés à la foule, de la prémunir contre toutes les erreurs qui peuvent être préjudiciables au développement de la conscience de soi chez elle. Ensuite, il doit toujours aller un peu plus loin que les masses, il doit les éclairer sur leur lutte en expliquant sa signification du point de vue plus général des intérêts opposés, il doit ainsi élargir l'horizon des masses.

Mais en même temps, l'agitateur lui-même ne doit pas perdre de vue le but ultime, il doit être théoriquement préparé à un point que quel que soit l'échec, il ne doit pas perdre de vue le lien qui existe entre sa démarche et le but final. Mais pour cela, cependant, la formation théorique seule ne suffit pas. Cette dernière doit constamment être renforcée par un travail pratique. C'est seulement par cette vérification constante, seulement par l'application constante en pratique, de ce qui est reconnu et inclus dans la théorie, que l'agitateur peut dire qu'il a compris et assimilé la théorie. A son tour, l'activité pratique montrera quelles sont les questions qui doivent être justifiées davantage, et par cet ajout similaire, une personne sera en mesure de vérifier la validité de la théorie elle-même, et son applicabilité aux conditions données.

C'est pourquoi nous n'acceptons aucun des deux extrêmes : ni se détacher du terrain pratique et se contenter d'étudier, ni agiter les masses sans s'engager en même temps dans le travail théorique. Seule une activité parallèle de ces deux éléments, leur équilibre, fournit une véritable formation et la seule façon de développer des convictions franches. Pendant ce temps, quelles étaient et quelles sont les techniques de la propagande dans la majorité des cercles sociaux-démocrates ? Des individus ont développé, grâce à la formation théorique, des convictions correspondantes, qu'ils ont essayé de transmettre à d'autres. Mais une vision complète du monde, et même la vision du monde du socialisme scientifique, ne peut être perçue par tout le monde, loin s'en faut, et ce n'est qu'à un certain stade de développement industriel que la propagande du socialisme scientifique de l'industrie trouve une masse de partisans ; et dans ce cas, cette masse est préparée par une lutte longue et tenace. C'est pour cela qu'on choisissait les ouvriers les plus capables, que l'on regroupait dans des cercles, qu'on leur transmettait peu à peu les points de vue sociaux-démocrates dans la mesure où c'était accessible aux dirigeants eux-mêmes qu'ils et pouvaient le faire, et le matériel [humain] était ensuite envoyé pour finition auprès des intellectuels.

Quel a été le résultat de ce type de propagande ? Les meilleures personnes, les plus capables, ont reçu des informations théoriques qui étaient liées de la manière la plus extérieure à la vie réelle, aux conditions dans lesquelles vivaient ces personnes. Le désir de connaissance de l'ouvrier, qui cherche à sortir de l'obscurité, a été exploité afin de l'attacher aux conclusions et aux généralisations du socialisme scientifique : ce dernier a été considéré comme quelque chose d'obligatoire, de permanent et d'identique pour tous. C'est

pourquoi la majorité des ouvriers soumis à la propagande, malgré leur engouement pour le socialisme scientifique, présentaient tous les traits qui caractérisaient les socialistes utopiques de leur époque, tous sauf un : ces derniers étaient convaincus de la toute puissance de la prédication du nouvel évangile et croyaient qu'il dépendait de leurs seuls efforts d'attirer toute la masse du peuple de leur côté, tandis que nos utopistes sociaux-démocrates savent parfaitement que l'état arriéré de l'industrie russe indique les limites étroites à tout mouvement socialiste, et cette confiance leur ôte toute énergie dans la propagande et les oblige à limiter leur activité à un cercle étroit de personnes plus développées. Nos ouvriers touchés par notre propagande connaissent et comprennent beaucoup mieux les conditions d'action de la social-démocratie occidentale que celles de leur propre activité.

Le socialisme scientifique, qui est apparu en Occident comme une expression théorique du mouvement ouvrier, se transforme chez nous en une théorie abstraite, ne voulant pas descendre des hauteurs stratosphériques de la généralisation scientifique.

Non seulement le socialisme dégénère en secte avec une telle approche, mais le système de propagande pratiqué a eu aussi encore d'autres conséquences plus néfastes. D'une part, les masses restaient complètement à l'écart avec ce système de propagande, elles étaient considérées comme un matériau où il faut ponctionner et ponctionner autant que possible [les plus capables]. Cette ponction a fatalement affaibli les forces intellectuelles des masses, on lui retirait les meilleurs éléments, et elle perdait des gens qui, même sans aucune conscience, par leur supériorité mentale et morale, l'avaient servie auparavant et pouvaient servir de chefs et de combattants de premier plan dans une lutte purement spontanée pour son existence. D'autre part, ces meilleurs éléments du prolétariat ont formé un groupe spécial de personnes avec tous les attributs qui caractérisent notre intelligentsia révolutionnaire, condamnée à une vie et une activité en cercle perpétuel, avec les résultats qui en découlent inévitablement. Après avoir constaté qu'il devient de plus en plus difficile de pêcher des individus dans les masses (et un tel moment doit sûrement arriver), l'intelligentsia ouvrière aboutit à une impasse, elle réfléchit aux raisons de cette difficulté et penche naturellement soit vers l'idée que son échec est dû à l'insuffisance de son propre développement, soit à la conviction que les conditions du mouvement ouvrier n'ont pas encore mûri. Dans le premier cas, elle en conclue qu'elle doit étudier et apprendre, puis aller transmettre son point de vue aux masses ; dans le second cas, si elle

ne finit pas totalement déçue et réconciliée avec la réalité, elle s'enferme de plus en plus fortement dans ses cercles, s'occupe de son perfectionnement personnel jusqu'au moment où, sans son aide, l'élévation culturelle naturelle des masses les rendra capables de comprendre leur prédication. Dans l'un ou l'autre cas, de tels résultats de la propagande sont un désavantage certain dans l'élévation de la conscience de classe du prolétariat russe. Plus les ouvriers socialistes s'amélioreront intellectuellement et moralement, plus ils s'éloignent des masses. Plus ils s'éloigneront des masses, plus la réalité se dérobera sous leurs pieds, et au moment décisif, lorsque tel ou tel événement mettra la masse ouvrière en mouvement, elle et les ouvriers-socialistes seront étrangers et même hostiles l'un à l'autre. Il est difficile de prévoir où cela pourrait mener, mais l'histoire de l'Europe montre que dans cet état de choses, lorsque les conditions seront réunies pour un mouvement des masses ouvrières et que les véritables représentants de leurs intérêts se révéleront étrangers à elles, celles-ci trouveront d'autres dirigeants, non pas des théoriciens, mais des praticiens. qui les dirigeront au détriment de leur développement de classe. Pour un social-démocrate, une telle perspective peut s'avérer très dangereuse. La propagande parmi les ouvriers dans le but de recruter de nouveaux adhérents individuels au socialisme, n'est pas du tout différente de la propagande parmi l'intelligentsia dans le même but; mais, comme on l'a montré plus haut, ce genre de propagande a un côté directement nuisible, celui d'affaiblir les forces intellectuelles des masses. En créant une intelligentsia socialiste ouvrière détachée des masses, nous nuisons à la cause du développement du prolétariat, nous nuisons à notre propre cause.

D'autres résultats devraient être obtenus avec un système qui lie la propagande et l'agitation, qui lie la théorie à la pratique. Le lien constant des individualités développées avec les masses, le lien sur la base d'une compréhension confuse par les masses des questions qui lui sont expliquées par des agitateurs développés, un tel lien liera les masses à l'agitateur, il en fera son dirigeant naturel. En même temps, chaque succès obtenu par une telle alliance entre des individus et les masses soulèvera les forces dormantes des masses, élèvera leur esprit, éveillera en elles de nouveaux besoins qui leur semblaient auparavant étrangers, élèvera ainsi leur niveau culturel et, par conséquent, les rapprochera encore plus des agitateurs. La lutte constante excitera en elles le travail de la pensée ; de plus, la même lutte fera sortir des masses de nouvelles personnalités qui pourront faire l'objet de la même propagande rationnelle et qui, sans cela, resteraient effacées dans les

masses. Ce dernier point est particulièrement vrai : alors que les masses dans leur état passif, le contingent de personnes dont on peut faire des socialistes est confiné dans des limites assez étroites, dans un mouvement actif, ce contingent reconstituera lui-même les rangs des combattants d'avant-garde qui se retirent de l'action. Le travail de l'agitateur est d'essayer de faire en sorte que de nouvelles pensées naissent dans la tête de l'ouvrier, afin qu'il comprenne l'attitude du patron à son égard sous un jour plus clair. Agitation, insatisfaction perpétuelle, effort perpétuel pour améliorer sa situation et de lutter pour cette amélioration, alors qu'en même temps la compréhension large a déjà obtenu de grandes victoires; l'agitateur doit mener les masses à cela.

Dans la propagande menée dans les cercles, de grands sacrifices sont nécessaires pour obtenir des résultats négligeables. Avec un système de travail parmi les masses, le nombre de victimes par rapport au résultat à atteindre se réduit, et plus le mouvement s'élargira et s'approfondira, plus il sera difficile d'y faire face, plus il sera difficile de déraciner les éléments socialistes. Le meilleur exemple en est la Pologne : les grèves commencent à y être officiellement reconnues, le gouvernement ne se décide pas à appliquer les lois existantes aux participants. Cela prouve qu'un mouvement direct peut invalider tous les obstacles placés sur son chemin par la loi. Mais pour cela le mouvement doit être bien enraciné. Il n'est pas un social-démocrate qui, par ses activités ne contribue à la croissance de la conscience de classe et aux revendications révolutionnaires du prolétariat.

En attendant, il n'est possible de contribuer à l'un ou l'autre qu'en reprenant directement la stimulation d'un mouvement de masse sur le terrain économique, et chaque pas dans cette direction, raccourcissant le chemin qui reste à parcourir, facilitera en même temps un mouvement ultérieur, éliminera, un par un, les obstacles qui semblent aujourd'hui infranchissables et qui entravent même le travail dans les cercles, culturel par essence, et qui pour ce dernier sont réellement insurmontables. Compte tenu de tout cela, nous reconnaissons qu'il est nécessaire pour les cercles sociaux-démocrates d'adopter le programme que nous avons exposé à grands traits, ou de cesser de penser que leurs activités sont plus utiles à la cause du développement du prolétariat que celles, par exemple, du Comité d'alphabétisation. L'expérience de ces cercles et l'information des ouvriers qu'ils ont réussi à propager, permettront d'engager plus ou moins rationnellement la lutte sur de nouvelles bases. Intellectuels et ouvriers doivent constamment

discuter de ce qui, dans une branche de production donnée, à un moment donné, doit être mis en avant comme objet de l'agitation, en prenant pour point de départ les besoins les plus urgents des ouvriers. Ensuite, on cherchera les moyens par lesquels il est le plus facile de commencer la lutte (agitation, grève, pétition à l'inspecteur du travail, etc.). La tâche de l'intelligentsia doit ensuite être de produire une littérature de propagande adaptée aux conditions d'une branche d'industrie donnée ou d'un centre industriel donné, une littérature qui parlerait à l'ouvrier de ses besoins et servirait de complément approprié à l'agitation orale. Enfin, les intellectuels doivent s'efforcer de rendre plus pratiques leurs études avec les ouvriers afin que, pour l'ouvrier, les connaissances qu'il reçoit dans ses études servent à élargir son horizon, et ne le dissocie pas immédiatement du terrain concret au profit d'un domaine complètement abstrait des propositions scientifiques. La littérature de propagande devrait également être développée dans le même sens.

Il reste à dire quelques mots sur les limites auxquelles doivent s'arrêter les activités des sociaux-démocrates. Il existe une opinion selon laquelle seuls les centres industriels les plus développés peuvent fournir le terrain pour des activités d'agitation. Et en effet, dans l'artisanat et les industries artisanales, il est plus difficile pour des travailleurs dispersés et désunis de s'unifier sur la base d'intérêts communs conscients, et la communauté même de ces intérêts ne peut pas être aussi facilement définie, tout comme les intérêts opposés de l'employeur et du travailleur. Ceci contribue à l'absence d'une distinction profonde entre la situation de maître et celle d'ouvrier. En outre, l'ouvrier peut relativement facilement devenir un patron ou un producteur indépendant, en conséquence de quoi l'ouvrier considère sa position comme temporaire et accepte de faire certains sacrifices. Mais peut-on en déduire que le combat est totalement impossible ? Mais peut-on en déduire que le combat est totalement impossible ? Encore une fois non ! La production artisanale, l'artisanat, précisément en tant que production à petite échelle, offre certains avantages dans la lutte.

Les ouvriers professionnels ont une culture plus développée que les ouvriers non professionnels, ils sont plus rares et difficilement remplaçables par d'autres ; lorsqu'il est facile d'ouvrir des ateliers les ouvriers ont moins à perdre dans le cas où ils refusent un travail, etc. Enfin, le grand nombre de petits ateliers dans une même région facilite la possibilité du passage d'un patron à un autre. Par conséquent, si, d'une part, le petit artisanat empêche le développement de la lutte

active, alors, d'autre part, le même artisanat aide à mener la lutte. Par conséquent, si, d'une part, le petit artisanat empêche le développement de la lutte active, alors, d'autre part, le même artisanat aide à mener la lutte.

Si dans les grands centres, la vie elle-même pousse les ouvriers à lutter contre le capitaliste et le rôle de l'agitateur n'est que d'indiquer la voie à suivre alors dans le petit artisanat, l'agitateur, dans une bien plus large mesure, n'a qu'à réveiller les ouvriers. Par contre, une fois que le mouvement a commencé, il a une certaine chance de succès. La question est de savoir si c'est nécessaire. D'aucuns pensent que nous devrions attendre que l'artisanat se soit réellement développé en une grande industrie, et commencer alors l'agitation et, jusque-là, se contenter d'une propagande visant à susciter des ouvriers socialistes. Mais sans parler de ce qui relève du doute, faut-il tendre en général à la création d'une intelligentsia ouvrière séparée des masses ? On peut mettre aussi en avant des objections d'un autre ordre contre la tactique proposée. Le fait est que l'artisanat ne se transforme pas en une grande industrie par un bond inattendu : la transformation se produit très lentement et il n'est parfois pas facile de déterminer si un métier ou une activité artisanale donnée sont devenus une manufacture ou non. Dans le processus de transition, ce sont les ouvriers qui souffrent le plus en raison de leur manque de préparation. Les ouvriers sont pris progressivement dans l'étau de fer de la grande production, et malheur à eux s'ils ne participent que passivement à ce processus. Souffrances terribles, insécurité matérielle, chômage, réduction constante du salaire, quasi dégénérescence, voilà ce qui se passe jour après jour, si les ouvriers eux-mêmes ne s'aperçoivent pas de leur mouvement sur le plan incliné de la réduction des salaires et l'augmentation de l'insécurité, s'ils ne se battent pas avec leurs propres forces pour obtenir de meilleures conditions de vie par la lutte. Malheur aux ouvriers s'ils ne se dotent pas d'une autre arme pour remplacer les avantages de leur travail professionnel qu'ils perdent à chaque pas fait : la conscience de leurs intérêts, la compréhension de la nécessité de se serrer les coudes pour le succès de la lutte. La vérité, c'est que l'agitation dans de telles circonstances est beaucoup plus difficile à cause de l'avance d'une force redoutable, qui écrase les ouvriers, mais elle est d'autant plus importante qu'elle permet d'éviter les calamités les plus aiguës et qu'elle donne ainsi l'occasion d'une lutte plus fructueuse contre les nouvelles conditions lorsque celles-ci seront mises en place. Nous avons la chance de vivre à une époque où le processus de mouvement est si clair que nous pouvons en prévoir les étapes ultérieures.

Connaître ce processus et ne pas utiliser ce savoir voudrait dire commettre une erreur historique majeure. Il est également erroné de penser qu'un mouvement ouvrier fort dans quelques centres est possible. Avec la mobilité aisée des ouvriers, les ouvriers de province, transférés dans les rangs des chômeurs par les premiers pas du capitalisme, pourront jouer, par rapport aux ouvriers organisés des grands centres, le rôle d'émigrants d'un pays à la culture moins développée ; ainsi, négliger les ouvriers de la petite industrie, c'est rendre plus difficile l'organisation des luttes des grands centres ouvriers. Il s'ensuit que seule une agitation généralisée peut apporter des résultats fructueux. En ce qui concerne les masses qui ne sont pas encore unies par le capital industriel, nous devons nous efforcer de faire en sorte que le capitalisme, dans sa conquête d'une branche de la production après l'autre, ne laisse pas que des ruines derrière lui, afin qu'immédiatement derrière ses épaules se lèvent les rangs d'une armée organisée d'ouvriers, que les prolétaires, dépourvus de leurs qualités professionnelles et transformés en prolétaires sans qualification, seraient capables de s'opposer à l'exploitation avec la force de l'organisation, la force de la conscience de classe.